

Dictée du lundi 8 janvier 2018 : texte de Marcel AYMÉ

Un étrange collégien

De jeunes garçons de treize à quinze ans, portant sous le bras livres et cahiers entraient au Café du Progrès où ils s'asseyaient devant les tables de bois après avoir salué les professeurs et les patrons. Le collège de Blémont étant détruit, la municipalité avait réquisitionné certains cafés pour les mettre à la disposition des élèves, le matin de 8 à onze heures et l'après-midi de deux à quatre. Pour les cafetiers, ce n'étaient que des heures creuses et leurs affaires ne pâtissaient pas. Néanmoins, Léopold avait vu d'un très mauvais œil qu'on disposât ainsi de son établissement et la place Saint-Euloge avait alors retenti du tonnerre de ses imprécations.

Le jour où, pour la première fois les élèves étaient venus s'asseoir au Café du Progrès, il n'avait pas bougé de son zinc, le regard soupçonneux, et affectant de croire qu'on en voulait à ses bouteilles. Mais sa curiosité, trompant sa rancune, s'était rapidement éveillée et Léopold était devenu le plus attentif des élèves. Tout l'intéressait même ce qu'il ne comprenait pas. Il écoutait avec recueillement et admiration les paroles qui tombaient de la bouche du professeur. A vrai dire, les leçons de mathématiques n'étaient rien de plus qu'un sujet d'étonnement et le peu qu'il retint des cours d'histoire formait dans son esprit une bouillie confuse. Il n'en était pas de même des cours de français, car Léopold, s'il lui arrivait de s'égarer dans les commentaires, trouvait de solides points d'appui dans les textes des auteurs (...)

A son zinc, Léopold suivait la récitation des élèves en remuant les lèvres et avalait anxieusement sa salive lorsqu'il sentait hésiter ou trébucher la mémoire du récitant. Son grand regret, qu'il n'oserait jamais confier à M. Didier, était de ne participer à ces exercices qu'en tant que témoin. Il eût aimé réciter aussi :

- « Captive, toujours triste, importune à moi-même,
Pouvez-vous souhaiter qu'Andromaque vous aime ? »

Malgré sa timidité et le respect que lui inspirait Andromaque, il lui semblait qu'il eût trouvé les accents propres à émouvoir le jeune guerrier. Il se plaisait à imaginer sa voix, tout amenuisée par la mélancolie et s'échappant du zinc comme une vapeur de deuil et de tendresse.

Sur ces paroles d'Andromaque, la patronne, venant de la cuisine, pénétra discrètement dans l'enceinte du comptoir. Comme elle s'approchait du cafetier, elle eut la stupéfaction de voir des larmes ruisseler sur ses joues cramoisies. Elle considéra cet homme étrange, son mari, auquel ses reproches et ses prières n'avaient jamais réussi, en trente ans de vie commune, à tirer seulement une larme. Ne revenant pas de son étonnement, elle oublia une minute ce qu'elle était venue lui dire. Enfin, elle se ressaisit et se pencha sur lui :

- « Léopold, les gendarmes sont là. Ils sont venus perquisitionner »

Marcel AYMÉ. Uranus. 1948.

- **Andromaque : Racine** (1639-1669)

- Andromaque est la troisième pièce écrite par Jean Racine et sa première grande tragédie. Elle a été créée le 17 novembre 1667 devant la reine par la troupe de l'Hôtel de Bourgogne.
- L'action d'Andromaque se situe après la légendaire guerre de Troie, remportée par les Grecs.

Le Grec Pyrrhus, « le fils d'Achille et le vainqueur de Troie » est tombé amoureux de sa prisonnière Andromaque, la veuve du chef troyen Hector, tué par Achille. Il délaisse Hermione, qu'il doit épouser. Oreste, de son côté, aime d'un amour fou Hermione. Andromaque est partagée entre sa fidélité à la mémoire de son mari et son désir de sauver son fils, également prisonnier. Soumise aux pressions de Pyrrhus, elle finit par accepter de l'épouser, avec le projet secret de se tuer aussitôt. Hermione, ivre de colère, demande alors à Oreste de lui prouver son amour en assassinant Pyrrhus. Oreste s'exécute, mais Hermione après le meurtre, rejette Oreste et se tue sur le cadavre de Pyrrhus. Oreste sombre alors dans la folie et Andromaque devient reine.

- **Uranus : Marcel Aymé** (1948)

Il fallait un courage hors pair pour oser publier, en 1948, un livre tel que cet "Uranus", brillant et féroce réquisitoire contre la lâcheté et la bêtise humaines. Or, le courage, ce n'était certes pas ce qui faisait défaut à Marcel Aymé.

Il imagine une petite ville provinciale qui sort tout juste de la Seconde guerre mondiale. Les rares collaborateurs qui ne sont pas parvenus soit à retourner leur veste, soit à se réserver des appuis dans les plus hautes sphères ont été liquidés par les FFI. Un seul rôle encore, affirme-t-on, un certain Maxime Loin, un journaliste viscéralement anti-communiste qui s'est laissé prendre au mirage de la "Grande Allemagne."

Pour le reste, c'est l'heure de gloire du Parti communiste.

En cette période de reconstruction, les appartements et maisons préservées par les bombes ont été réquisitionnés pour abriter, outre leurs occupants légitimes, les familles des sinistrés. Ainsi, M. et Mme Archambault doivent-ils partager leur appartement avec l'un des responsables locaux du P.C., Gaigneux, sa femme, Maria et leurs enfants. Cela ne va pas sans créer pas mal de frictions.

Mais la situation s'aggrave le jour où, pris de pitié et aussi de révolte contre sa lâcheté personnelle, Archambault recueille Maxime Loin ...

Le style d'Aymé n'a jamais été aussi lucide, aussi précis, aussi cinglant - aussi matois. Avec un brio amer, il restitue toutes les peurs, toutes les lâchetés, toutes les contradictions d'une époque noire, aussi accablante en son genre que le fut celle de l'Occupation. Symboles antagonistes de ces temps troublés : Léopold, le cafetier et la "grande gueule" du coin, qui ne s'en laisse imposer par personne et qui finira assassiné sur ordre par une gendarmerie passée à

la solde des vainqueurs, et le vieux Monglat, qui a collaboré à peu près avec tout le monde et qui a bâti sur la disparition d'un monde une fortune colossale dont il ne peut cependant jouir au grand jour. C'est lui qui fera pression sur ses hautes relations pour que Léopold, qui en savait trop, soit abattu en toute légalité.

Entre les deux, le professeur Watrin, incurable rousseauiste qui croit en la bonté humaine alors qu'Aymé, lui, en doute un peu plus tous les jours.

"Uranus", de Marcel Aymé : un grand livre, hélas ! méconnu par nos histoires de la Littérature française - et donc à mettre d'autant plus en valeur.

Marcel Aymé, écrivain, dramaturge, nouvelliste et essayiste français, est né à Joigny en 1902, décédé à Paris en 1967.

Marcel Aymé est né le 29 mars 1902 à Joigny, dans l'Yonne, où son père, maître maréchal-ferrant dans un régiment de Dragons, était en garnison. Il était le benjamin de six enfants et ses parents étaient originaires de villages voisins du Jura. À la mort de sa mère et orphelin à l'âge de deux ans, en 1904, son père le confia, avec sa plus jeune sœur Suzanne, son aînée de deux ans, aux grands-parents maternels qui exploitaient une tuilerie, une ferme et un moulin à Villers-Robert, dans le Jura.

Le jeune garçon fréquenta l'école du village. C'est là que Marcel connut le monde rural qui a inspiré ses romans de la campagne et ses contes. Il y vécut entouré d'affection mais découvrit, dans cette période de séparation de l'Église et de l'État, les luttes violentes entre républicains et cléricaux. Petit-fils d'un homme engagé dans le camp républicain, il eut à subir les moqueries de ses camarades, majoritairement de l'autre bord. Il conserva de cette expérience une aversion pour l'intolérance et l'injustice.

Le village lui servira de décor pour *La Jument verte* et de nombreux autres romans. C'est de ce monde-là qu'il s'inspire pour décrire les très vives passions politiques, anticléricales ou religieuses du monde rural. Il vit d'ailleurs lui-même ces querelles à l'intérieur de sa propre famille puisqu'il faudra attendre la mort du grand-père (anticlérical) pour qu'il soit baptisé à l'âge de sept ans.

En 1910, à la mort de sa grand-mère, il est pris en charge par une tante, employée de magasin, qui le place en pension au collège de Dole, mais il retourne passer ses vacances à la campagne où il se fait berger à l'occasion. Il poursuivit ses études au Collège de l'Arc et obtint le baccalauréat « math-élèm » en 1919. Sa scolarité fut bonne, en tout cas différente de l'image de cancre qu'il a donnée de certains de ses personnages. Entré en mathématiques supérieures au lycée Victor-Hugo de Besançon, préparant le concours de Polytechnique, il dut abandonner ses études en 1920, victime de la grippe espagnole. Il met fin à ses études et restera longtemps d'une santé fragile.

L'écrivain débutant

Après son service militaire de 1919 à 1923, il arrive à Paris où il exerce les métiers les plus divers : employé de banque, agent d'assurance, journaliste. Il ne se trouve aucun talent :

« Petit provincial cornichon, pas plus doué pour les lettres que ne l'étaient alors les dix mille garçons de mon âge, n'ayant seulement jamais été premier en composition française (...) je n'avais même pas ces fortes admirations qui auraient pu m'entraîner dans un sillage. »

Il profite pourtant d'une convalescence pour écrire son premier roman, très remarqué, *Brûlebois* publié en 1926. Suivent *Aller-retour* (1927), *La Table aux crevés* (1929) qui obtient cette même année le prix Renaudot, mais c'est avec *La Jument verte* (1933) que Marcel Aymé obtient la grande notoriété. À partir de là, il considère la littérature comme un métier, il se lance en même temps dans le cinéma et commence à s'intéresser au théâtre. C'est avant la Seconde Guerre mondiale qu'il a écrit *Vogue la galère*¹⁰, pièce qui ne sera jouée qu'en 1947.

L'écrivain reconnu puis décrié

Son parcours est déconcertant. Il est classé à gauche jusqu'à ce que, le 4 octobre 1935, il signe le Manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident et la paix en Europe, qui soutient Mussolini dans la seconde guerre italo-éthiopienne. Tandis qu'en pleine Occupation il fait équipe au cinéma avec un réalisateur marxiste, Louis Daquin, il donne dans le même temps romans et nouvelles à des journaux collaborationnistes : *Je suis partout*, *La Gerbe*, mais comme il n'y a dans ses textes aucune trace d'engagement politique, il ne sera pas mis sur la liste noire des écrivains à la Libération. Il a même férocement tourné en dérision le régime nazi avant 1939 (*Travelingue*, et *La Carte ou Le Décret* dans *Le Passe-muraille*) et n'a donné aucun gage de ralliement à l'occupant après 1940. Ironie du sort, c'est une collaboration cinématographique avec la Continental-Films qui lui vaudra un « blâme sans affichage » en 1946, pour avoir « favorisé les desseins de l'ennemi ». En conséquence, il refuse la Légion d'honneur qui lui est proposée trois ans plus tard en 1949. Il est alors invité à l'Élysée, invitation qu'il décline en s'estimant indigne pour le motif qui a entraîné son blâme et il écrit :

« Si c'était à refaire, je les mettrais en garde contre l'extrême légèreté avec laquelle ils se jettent à la tête d'un mauvais Français comme moi et pendant que j'y serais, une bonne fois, pour n'avoir plus à y revenir, pour ne plus me trouver dans le cas d'avoir à refuser d'aussi désirables faveurs, ce qui me cause nécessairement une grande peine, je les prierais qu'il voulussent bien, leur Légion d'honneur, se la carrer dans le train, comme aussi leurs plaisirs élyséens »

En réalité, ce ne sont pas ses écrits ni son scénario qui lui valent l'accusation de collaboration, c'est la défense de ses amis : Robert Brasillach (en 1945)¹⁹, Maurice Bardèche (en 1949)²⁰ et Céline (en 1950)²¹.

La controverse Marcel Aymé

L'écrivain a été attaqué par tous ceux qui ne supportaient pas que ses romans décrivent assez crûment la France des années quarante et celle de l'épuration, mettant sur le même pied les

collaborateurs monstrueux et les revanchards sinistres, décrivant avec une exactitude désinvolte le marché noir, les dénonciations, les règlements de comptes (Uranus, *Le Chemin des écoliers*). Mais il a surtout soutenu jusqu'au bout Robert Brasillach, tentant de faire signer à des intellectuels et des artistes de tout bord la pétition contre la peine de mort dont Brasillach était frappé. Albert Camus, Jean Cocteau, François Mauriac et d'autres l'ont signée, sauf Picasso qui venait d'adhérer depuis peu au parti communiste, ainsi que l'explique Claude Roy : « J'ai souffert que mon parti d'alors s'oppose à ce que je participe à une demande de grâce. Picasso a refusé aussi pour la même raison. »

Le succès populaire malgré tout

Bien que très blessé par cet épisode, Marcel Aymé n'en continue pas moins à publier un grand nombre de romans, de contes, de nouvelles et de pièces de théâtre. Si ses œuvres lui valent un immense succès populaire, la critique le met en pièces ou l'ignore, et cela jusqu'à sa mort. Champion du contre-courant, on lui reproche l'anti-américanisme de *La Mouche bleue* en pleine période pro-américaine.

Et pourtant, au théâtre, Marcel Aymé obtient de grands succès en particulier avec *La Tête des autres*, mise en scène par André Barsacq au Théâtre de l'Atelier, une satire dont la magistrature est seule à ne pas rire. (*La Tête des autres* est le premier grand plaidoyer contre la peine de mort qui fait scandale. Marcel Aymé y ridiculise les procureurs de la République.)

En 1950, il refuse un siège à l'Académie française.

Il a également écrit de nombreux scénarios et traduit des auteurs américains importants : Arthur Miller (*Les Sorcières de Salem*), Tennessee Williams (*La Nuit de l'iguane*). De nombreux films, téléfilms et dessins animés ont été tirés de ses œuvres. Cultivant son statut d'écrivain politiquement marginal, il est resté très à l'écart des milieux intellectuels, ce qui l'a fait classer dans les écrivains d'abord de gauche, puis de droite, puis comme anarchiste de droite.

Un monument et une plaque ont été élevés à sa mémoire place Marcel-Aymé, dans le quartier de Montmartre à Paris. La statue, réalisée par Jean Marais en 1989 évoque le « Passe-muraille », un de ses personnages les plus surréalistes, et une de ses plus belles œuvres écrites.

ORTHOGRAPHE :

- LES VERBES EN ONNER OU ONER :

La règle : tous les verbes en ONNER (ONER) prennent 2N sauf :

ASSONER. CLONER. CONSONER. DÉTONER. DÉTRÔNER. DÉZONER. DISSONER.
(S')ÉPOUMONER
HORMONER. LIMONER. OZONER. PRÔNER. RAMONER. SILICON.
SULFONER. TRÔNER. VIOLONER. ZONER.

- DETONER (produire le bruit d'une explosion) est le seul verbe qui accepte aussi 2N,
- mais pour un sens différent : DETONNER (sortir du ton, ne pas être en harmonie), intransitif lui aussi.

- LE VERBE (S')ASSEOIR :

Depuis les rectifications orthographiques, il est possible d'écrire **asseoir** (sans e). Le verbe **ass(e)oir** peut se conjuguer avec les formes **-ie-** et **-ey-** ou **-oi-**. Les deux premières étant plus littéraires. Le verbe est surtout utilisé à la forme pronominale : **s'asseoir / s'assoir**.

S'asseoir : voilà un verbe sur la conjugaison duquel beaucoup d'entre nous ont tendance à **s'asseoir**...

Il s'agit d'un verbe irrégulier qui a deux formes de conjugaison :

- la première, respectueuse de la tradition (flexion de seoir en sie), est de loin la plus employée en France ;
- la seconde, parfois considérée comme populaire (parce qu'elle correspond à une formation secondaire sur l'infinitif) bien que parfaitement correcte, est plutôt utilisée au sens figuré (Il assoit sa réputation) et au Québec.

1ère forme :

Présent : Je m'assieds, tu t'assieds, il s'assied, nous nous asseyons, vous vous asseyez, ils s'asseyent.

Futur : Je m'assiérai, tu t'assiéras (et non tu t'assiras).

Passé simple : Ils s'assirent (et non ils s'asseyèrent).

Impératif : Assieds-toi (et non assis-toi), asseyons-nous.

Participe présent : Asseyant.

2e forme

Présent : Je m'assois (et non je m'asseois), tu t'assois, il s'assoit, nous nous assoyons, vous vous assoyez, ils s'assoient.

Futur : Je m'assoirai, tu t'assoiras.

Passé simple : Ils s'assirent.

Impératif : Assois-toi, assoyons-nous.

Participe passé : Assoyant.

Remarque 1 : On notera que le e intercalaire présent à l'infinitif disparaît dans la seconde forme de conjugaison du verbe s'asseoir et de ses dérivés (rasseoir, surseoir), tandis qu'elle perdure dans la première forme avec un accent aigu. C'est la raison pour laquelle il a été proposé, lors des Rectifications orthographiques de 1990, de supprimer de l'infinitif de asseoir et de ses dérivés ce e qui ne correspond plus à aucune réalité phonique (asseoir au lieu de asseoir), comme ce fut en son temps le cas pour le verbe voir.

Remarque 2 : Le radical assi-, qui perdure dans le tour fautif assis-toi, correspond à une forme ancienne, sortie de l'usage en France : le verbe assire, emprunté du latin assidere, contrairement à asseoir, dérivé de assedere, être assis.

Remarque 3 : On s'assoit **sur** une chaise, un siège, un tabouret, un banc, un divan, un canapé, un sofa, un lit... mais **dans** un fauteuil (pour signifier que sa forme, qui nous embrasse au sens premier du verbe, relève plus du contenant que de la surface).

En revanche, on posera un livre sur le fauteuil.